

• PHOTOGRAPHIES INTRANQUILLES par Pierre SERPOL

Dans sa définition de l'adjectif « tranquille », le Petit Robert utilise les mots ou expressions « ordre », « équilibré », « sans changement soudain ou radical », « calme et régulier », « sentiment de sécurité et de paix ».

Le contraire peut donner « désordre », « changement », « bruit », « agitation », « mouvement », « insécurité », « vigilance », voire « inquiétude » ou « urgence ».

Dans ma série de photographies intranquilles, je propose une traduction photographique de ces mots. Les sept photographies exposées à la MAPRA en janvier 2015 donnent un aperçu de ce travail qui comporte une soixantaine d'images réalisées sur plusieurs années. Cette traduction photographique s'est faite tout d'abord et c'est le cas pour des images exposées, par des choix techniques : flou, bougé, palette de couleur



réduite aux noir, blanc, gris et rouges.

Ensuite, par le choix des sujets.

En premier lieu la ville, que le mot intranquille nous invite à regarder d'une façon nouvelle : être encore plus

sensible à l'agitation, au mouvement, au trafic, à l'omniprésence d'hommes et de femmes en train de faire plusieurs choses à la fois, paraissant indifférents à leur environnement. Pourquoi vivre dans une telle urgence? Le mot vigilance conduit à voir d'une autre manière les équipements urbains : transports en commun, gares, ponts, structures diverses, voies ferrées, éclairage public... Par exemple, le feu rouge présent sur une des images exposées nous interdirait-il de continuer notre chemin sur une voie déserte et qui, de toute façon, ne débouche sur rien?

Même si les images prises en ville me semblaient, dans un premier temps, mieux à même de traduire l'intranquillité, la série finale contient aussi des photographies sortant du cadre strictement urbain...

• NUIT DU 22 NOVEMBRE 2014 par Jean-Pierre LEFÈVRE



Je tourne, je vais, je viens. Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne sais rien.

Colère, frissons, angoisse, peine. Malade, tremblant, fiévreux, hystérique.

Je veux tout jeter, je pense m'éloigner, j'ose l'irréparable. Synapses, couleurs, effondrement.

Moi.

Perdu, fatigué, lost, tired. Hagard. Triste. Découragé. Haletant.

Je fais, je calcule, je positionne, j'agis.

La solution est là.

Pessoa, quel diable es-tu pour m'avoir fait perdre la raison à ce point ?

Calme, reposé, tranquille ?

Je crois. Je sais. Je ne sais pas si c'est ce que je crois.

Mais je crois que c'est ici, là, tout de suite, imminent.

Je ne vois pas, je ne vois plus, je ne vois rien.

Plus rien ?

Peut-être tout !

• SANS TITRE par Robert DEYRAIL

« sur la même ligne de mire : la tête, l'œil et le cœur »
Henri Cartier-Bresson



• ORAGE NOCTURNE par Thierry MOINE



Je travaille depuis plus d'un an sur une série de photographies portrait et paysage intitulée « Une nuit, la pluie ».

Pour « Photographes intranquilles », je choisis trois portraits et trois paysages tirés de cette série, montés en diptyque.

« Une nuit, la pluie ». Le titre de cette série porte en lui un germe d'intranquillité. S'ajoute celle des lieux, des conditions météorologiques, des situations et du processus photographique lui-même.

D'abord il fait mauvais temps. C'est un choix, c'est mon



principe de base. Mais je n'ai pas envie d'abîmer mon vieux X700 en lui faisant prendre la pluie. Ensuite, il faut être au bon endroit au bon moment. De nombreuses fois, arrivé sur un lieu préalablement repéré, je n'ai pas pu déclencher, la pluie ayant cessé ou le brouillard étant levé... Il n'y aura qu'à revenir plus tard. Ou pas.

Maintenant, il pleut très fort, les essuie-glace sont à vitesse maximum et ça ne suffit pas. Un œil sur la route détournée, l'autre dans le viseur de l'appareil photo. Il est déjà tard, il y a encore pas mal de circulation et ça roule un peu trop vite.

Ensuite, il fait nuit. Avec d'aussi basses lumières, c'est travailler dans des conditions photographiques limites : film sensible au maximum du raisonnable, ouverture maximale, vitesse trop lente, tous les ingrédients pour faire une photo sans marges de manœuvre.

Les lieux ne se prêtent pas forcément à multiplier les prises de vues : il pleut, ça pue la pisse, les fêtards éméchés passent bruyamment, les travailleuses travaillent. Bon, ben on ne va pas s'attarder. Enfin, je n'ai guère de temps pour moi : la comédienne m'accorde quelques instants seulement. Il faut aller vite, je n'aime pas ça, je ne suis même pas équipé pour : pas d'autofocus, mesure de la lumière à la cellule, pas de moteur... Je n'aurai le temps de faire qu'une demi-douzaine de photos. Pas une de plus.

Il faut faire ces photos maintenant, demain ce ne sera plus possible. L'argentique recule : les fournisseurs ferment, mon film de prédilection n'est plus produit depuis décembre 2010, les stocks se raréfient, les dates de péremption sont maintenant largement dépassées. Il faut que je mette au point un nouveau protocole.

LE 4 PAGES de Photographies Rencontres

n° 8 - janvier 2015

SOMMAIRE

Conversation intranquille propos retranscrits par Évelyne Rogniat	P. 1
Intranquillité fertile par Jean-Philippe Astolfi	P. 1
Intranquille par René Borrelly / Photographe Intranquille par Valérie Berge	P. 2
Sans titre par Eveline Gallet / L'accident par Pierre Suchet	P. 2
Tranquille par Brigitte Kohl / Instants par Patrick Rana-Perrier	P. 3
Quelque part en 2014 par Corinne Silva / Photographe intranquille, je le suis ! par Claire Defosse	P. 3
Photographies intranquilles par Pierre Serpol / Nuit du 22 novembre 2014 par Jean-Pierre Lefèvre	P. 4
Sans titre par Robert Deyrail / Orage nocturne par Thierry Moine	P. 4

• CONVERSATION INTRANQUILLE • propos retranscrits par ÉVELYNE ROGNIAT

Workshop de Photographies Rencontres à Vaux-en-Beaujolais, le dimanche matin : sur la table, un enregistreur ; autour de la table, six photographes : Claire, Eveline, Evelyne, Jean-Philippe, Laurent, Valérie – tous engagés dans le projet choisi collectivement « Les photographes intranquilles » et pleins de questions et de perplexité.

Comme ce serait facile d'œuvrer avec un concept bien défini ! On pourrait revenir à Fernando Pessoa « Le livre de l'intranquillité ». Là aussi, mystère. Mais il reprend la phrase de Rimbaud « Je est un autre ». Schizophrénie particulière à l'auteur ? ou à toute création ? Recherche par Pessoa d'un « entre deux » qui exprimerait ou plutôt générerait l'intranquillité ?

Pour les photographes, la prise de vue est un état d'attention, de tension qui, comme l'a dit Pierre, aiguise l'intranquillité. C'est particulièrement vrai dans l'instantané : l'inquiétude du « trop tard, c'est raté, je n'ai pas déclenché au bon moment, je n'étais pas au bon

endroit ». Jean-Philippe, lui, pense qu'on se met en intranquillité pour créer. Valérie, plutôt, qu'il s'agit d'être



attentif, au plus près d'un état intérieur.

Mais en photo, tout ne dépend pas de l'intériorité : le réel est là, « il faut bien se le fader » ; un réel qui échappe à nos cadrages, les excède, déstabilise quand on croit

l'enfermer. Depuis le début, d'ailleurs, il n'est pas question « d'images intranquilles » : pas de catalogue des angoisses et misères du monde, mais d'images où transparaîtrait l'intranquillité du photographe.

En photographie, le matériel et le discours qui l'accompagne véhiculent une injonction de perfection – jusqu'à l'inhumanité de l'image HDR, exposée de façon égale dans les zones sombres ou claires : il faut tout voir, tout maîtriser. Voilà une autre source d'intranquillité – et de révolte ? – pour le photographe.

Au bout du processus de création, un autre acteur, le spectateur qui reçoit l'œuvre. On pense à lui dès l'origine – ou seulement au moment de l'exposition, ce moment où l'œuvre n'appartient plus au créateur. « Je mets en place le moyen de rendre le spectateur intranquille », dit l'un ;

« s'il y a chez certains un écho, si je leur rends visible à la fois ce que je ressens et ce qu'ils ressentent, c'est un apaisement », dit l'autre.

L'intranquillité : source et garantie d'une création vivante ?

• INTRANQUILLITÉ FERTILE • par Jean-Philippe ASTOLFI

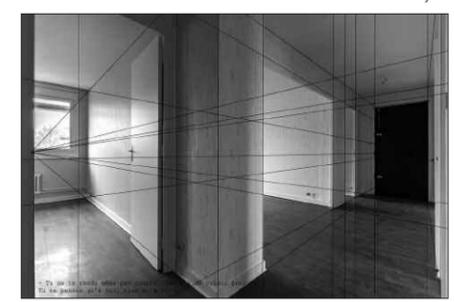
Tant de synonymes nous viennent à l'esprit qui relèvent pour la plupart d'une forme d'agitation, d'une absence de tranquillité qui se traduirait par un désordre angoissant dont il faudrait se « guérir ». Symptôme d'une perte de repère dans un monde déstructuré, un monde extérieur à nous et un désordre qui serait le sien et qui nous contaminerait. Tant de mots différents qui disent l'inquiétude et le désarroi, l'angoisse et le mal-être qui tous nous placent dans une situation passive, dans la posture d'une victime contrainte par un réel qui lui échappe. Intranquillité destructive dont il conviendrait de guérir à coup de sens et de certitudes.

Une des lectures qui peut être faite des textes de Pessoa est contraire à cette idée qu'il y a une nécessité vitale à lutter contre cette force déstabilisante qui s'impose à nous de l'extérieur, n'est-elle pas le signe de notre appartenance à ce monde ? Le symptôme de notre cohabitation avec le vide ?

Il y a là une porte qui s'entrouvre et laisse entrapercevoir la matière brute de nos vies, un basculement, un jeu

dans nos certitudes dont il faut savoir jouer, pas besoin de grandiloquence, pas besoin d'emphase, l'humilité suffit pour créer le vertige.

La photographie est de l'ordre de la frontière, de l'ordre de la « coupure sémiotique » qui nous fait passer de l'indice à l'icône, de ce qui nous attache physiquement au monde à ce qui s'en détache, mince épaisseur de papier pigmenté qui nous isole, nous coupe de toute vraisemblance pour ne nous donner qu'un ressemblant.



La photographie est un art incertain*, un art intranquille, un médium qui se prête parfaitement à ce jeu, à ce coulisement entre réel et imaginaire, entre connaissance et expression artistique, son histoire est faite de cette dualité et les discours sans fin sur sa nature ne sont que le reflet de la multiplicité de ses possibles interfaces.

*Régis Durand – La photographie un art en transition – artpress2 n° 34

Photographies-Rencontres

Depuis 1999, Photographies Rencontres se définit comme un collectif d'auteurs et de passionnés de photographie, un espace de confrontation de la pratique et des regards, une volonté de contacts avec les publics et de promotion de la photographie dans sa diversité et organise expositions, projections, débats, workshops, publications...

siège social : MAPRA, Maison Arts Plastiques Rhône-Alpes - 9, rue Paul Chenavard - 69001 Lyon

www.photographiesrencontres.com

• INTRANQUILLE par René BORRELLY

Ce mot « intranquille », n'apparaît pas dans le petit Larousse. Par opposition au mot tranquille, nous pouvons donc qualifier un photographe intranquille comme celui qui serait agité, inquiet, stressé, troublé, insatisfait... Mais, ne sommes-nous pas tous parfois intranquilles, prisonniers du tourbillon du monde actuel ? Nous ne pouvons considérer un photographe comme intranquille que si ce caractère apparaît dans sa manière de photographier et donc dans ses photographies. Des photos intranquilles devraient refléter l'agitation, la tension, le trouble, peut-être la peur et l'inquiétude. Cela peut concerner aussi bien les photographies de paysages où quelque chose viendra rompre la sérénité, que les portraits qui exprimeront tous les aspects possibles de l'intranquillité. Plus subtilement, cette intranquillité peut provenir de la composition de l'image où le regardeur sera troublé par ce qui est inhabituel, indécis, ambigu, non vu, dans la distribution des formes et des couleurs. Même des images abstraites peuvent donc paraître intranquilles.

• PHOTOGRAPHE INTRANQUILLE par Valérie BERGÉ

Dans un état de tension qui prélude à la mise en route... Dans un équilibre entre le mobile et le figé... Dans un temps qui passe et emmène des fragments de vie, un peu plus de matière à chaque fois, une disparition programmée, la mort qui avance à petit pas. Balayées les illusions, les certitudes, si ce n'est cette dernière : le temps perdu ne se rattrape jamais. L'intranquillité est pour moi un état intérieur quasi permanent qui rencontre son paroxysme lorsque je suis



Fernando Pessoa, poète portugais, a noté durant sa vie [1888-1935] des réflexions très profondes publiées en 1982 sous le titre : « L'intranquillité », dans lesquelles s'opposent la poésie, la rêverie, à l'inquiétude, le trouble :



« J'ai duré des heures ignorées, des moments successifs sans lien entre eux, au cours de la promenade que j'ai fait une nuit, au bord de la mer, sur un rivage solitaire... nous sommes qui nous ne sommes pas, la vie est brève et triste ».

dans l'acte photographique et son apaisement lorsque j'ai le sentiment d'avoir donné une forme à cet état, lorsque je l'ai « mis en image ». Une catharsis.

Lorsque le travail photographique s'achève [état intérieur/prise de vue/editing/développement/monstration] donner à voir, c'est alors tendre à l'autre un miroir qui lui permet de trouver un écho à sa propre intranquillité.

• L'ACCIDENT par Pierre SUCHET

Je montre trois photos prises avec le folding Zeiss acheté en 1937 par mon grand-père pour la naissance de ma mère. L'appareil se charge avec des rouleaux de film «120», qu'il faut embobiner manuellement en faisant coïncider les n^{os} de vue inscrits sur le dos du film avec une petite fenêtre ronde en verre rouge inactinique. On peut prendre 9 photos. Il faut embobiner le film après chaque prise de vue. Contrairement aux appareils plus récents, aucun dispositif n'oblige à le faire. Rien ne force non plus à déclencher après avoir embobiné. L'accident arrive facilement : c'est la surimpression de deux vues.



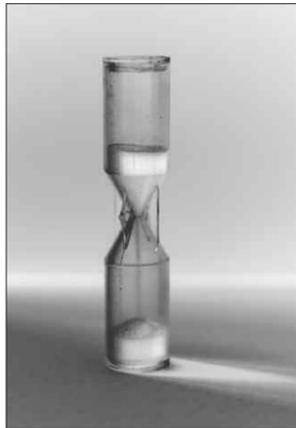
Un matin, j'observais la toile harmonieuse d'une araignée, construite en travers de l'allée du jardin, encore décorée par les gouttelettes brillantes de rosée. Tout était calme dans la brume matinale et sous les premiers rayons du soleil. La sérénité. Mais une légère brise s'est levée. Quelques moucheron imprudents se sont englués dans le piège, aussitôt immobilisés, entortillés par la maîtresse des lieux, prêts à être dévorés. Un peu plus tard dans la matinée, un grand coup de balai a réduit à néant l'édifice. Il faut bien pouvoir passer.

La nature serait-elle intranquille ? La tranquillité ne serait-elle que passagère ?

Constatant que l'intranquillité nous suit comme une ombre, j'ai choisi de montrer des photographies de ruines, où derrière cette apparence paisible des lieux délaissés, oubliés, abandonnés, les traces des événements passés sont inscrites. Quelque chose s'est produit qui a rompu la tranquillité d'un moment de la vie de ceux qui ont vécu là. L'image photographique sera-t-elle en mesure de transmettre cette impression ?

• SANS TITRE par Eveline GALLET

« L'art est cette quête permanente de l'effacement de l'anxiété ». J. Koons.



... Et le créateur ne fait que traduire ce mouvement intérieur pour tenter d'approcher des réponses, pour apaiser une tension.

... Créer pour dissiper « l'intranquillité ».

Le troisième en 2014 l'a privé de l'usage de son œil gauche. Les photos sont prises entre son 2^e et son 3^e AVC. Pour les médecins, la question n'est pas de savoir s'il fera un 4^e AVC mais quand. La surimpression photographique sur la 2^e photo est accidentelle. Sur le même film, il y a une vue vierge. La série interroge les questions de la mémoire, de la fin de vie, de la transmission.

Appareil Zeiss Ikon Nettar 515/2 (format 6x9) fabriqué en 1937 - Film Ilford HP5



• TRANQUILLEMENT par Brigitte KOHL

J'ai trouvé la contrainte très intéressante, comme toutes les contraintes artistiques d'ailleurs, qui obligent à aller chercher loin en soi quelque état qui correspondrait au sujet... Se couler dans un autre moule, se laisser aller là où on n'a pas forcément envie, ni goût, ni courage, par ignorance, flemme, ou « peur »... Cette fameuse « peur », ce trac, que justement l'artiste aime, cherche toujours à côtoyer... cette compagnie fidèle, ce moteur qu'il suffit de lancer... Il faut être très tranquille, finalement... pour attraper l'intranquillité au vol !

Depuis des mois, préoccupée par d'autres sujets professionnels, ce besoin de coller à cet état de photographe intranquille se baladait en background de ma pensée, prêt à dégainer, ça j'en étais sûre... Et voilà que ce triste petit matin d'un joli WE dans une morne plaine, appareil photo à la main... l'intranquillité s'est emparée de moi... Ambiance vraie d'une fausse réalité... ou ambiance fausse d'une vraie réalité... ?

La photographie est toujours un leurre qui ne prend sens qu'aux yeux de chacun... [fragment]



• PHOTOGRAPHE INTRANQUILLE. JE LE SUIS ! par Claire DEFOSSÉ

Observer, anticiper, choisir... Suis-je placée au bon endroit, la focale, la profondeur de champ et la vitesse d'obturation sont-elles adaptées à la scène qui se déroule devant moi ? Le point de vue est vraiment déterminant, la lumière, les paramètres techniques aussi. Avant d'appuyer sur le déclencheur, tout est questionnement... Ma perception de l'image capturée au déclenchement est-elle satisfaisante ? Si la situation le permet je multiplie les prises avec des réglages, des points de vue légèrement différents. Oui, cela me rassure quant au rendu escompté. C'est une attitude, une méthode qui me convient, source de découverte et d'expérimentation visuelle.

Je connais la difficulté de restituer en deux dimensions les espaces et la réalité. Je sais que par nature, la photographie ne permet pas toujours de rendre compte en deux dimensions des espaces, de la situation. Quelques images plus fortes que les autres me reviennent à la mémoire lors du développement. Il me faut prendre assez de recul sur les sensations ressenties à la prise de vue

• INSTANTS par Patrick RANA-PERRIER



L'intranquillité ne m'est pas un état familier, ni chronique, ni fréquent. Je la vis dans des instants, souvent fugaces, parfois plus durables. Instants de mal-être ou de malaise. Instants de doute ou de questionnement sur la pertinence ou non de la photographie, face à tel événement ou à telle personne. Instants peu agréables dont j'ai quelquefois besoin de garder une trace photographique. Aussi ai-je choisi, pour cette exposition collective, de proposer une mosaïque d'images interrogeant ma présence dans un environnement fouillis, meurtri, en souffrance, à la croisée de chemins peu avenants, aux issues sans plaisir. Des images qui illustrent le risque de vivre ou la maladie, voire la mort. Des images qui transgressent des « interdits de photographier » ou évoquent des moments de solitude non choisie, pesante, dans lesquels la photographie m'offre une compensation, un sens, le pouvoir de voir pour être... plus paisible. De mélancolie point. Seulement des ressentis incertains, des visions dérangement, le regard troublé par l'émotion contenue... ou ce regard distancé sur soi, photographe-cyclope dont le corps, à l'obsolescence plus ou moins programmée, s'efface dans l'image...



et sur mes souvenirs. Objectif : sélectionner le cliché qui restituera au mieux mon intention photographique, puis m'appliquer à la révéler.

Et si je décidais de ne pas choisir une image mais plusieurs, si je les assemblais, traduirais-je mieux cette intranquillité que je ressens ?

Les photographies n'existent que dans la mesure où elles sont vues. Comment seront-elles perçues ? C'est une autre histoire !

• ... EN 2014 par Corinne SILVA

1^{er} novembre, comment se raccrocher à cette idée d'intranquillité. 13h l'avion vient d'atterrir à Malaga, je laisse derrière moi cette année de travail, d'habitudes, de photos, de rencontres et de partages, de tout et de rien. J'efface tout et je conjugue au présent. Je ne me sens pas intranquille, je suis même d'humeur plutôt joyeuse.

2 novembre, Ronda, pont, ville, touristes, maisons, pots de fleurs, escalade, arènes plutôt vieilles, passé encore, coucher de soleil, siège arrière, retour. Une petite musique mélancolique me prend. La route file. Je m'enferme dans ma bulle de sommeil sur la banquette arrière, et je rêve.

3 novembre, Granada, El Alhambra, jardins, palais, lions, stuc, roses, fleurs, contes, mille et une nuit, bassins, escaliers, hôtels, oiseaux, japonais, Albaicin -passé passéiste, tapas, soirée, rires- no comment. J'adore.

4 novembre, rien, Marbella, plage, rien à voir à part le coucher de soleil sur les Africains qui vendent leurs montres et autres sacs. En contemplant les palmiers de bord de mer, je m'échappe un peu de la réalité et j'imagine le ciel, l'univers, l'immensité.

5 novembre, en route pour Sevilla, les paysages sont beaux, étranges ces champs d'oliviers au milieu de nulle part, dans un pays qui ne m'est pas familier et qui pourtant me parle. Pause-café, El Coronil, réalité d'une petite ville bien vivante. Une forme d'intranquillité me vient quand je me recroqueville sur la banquette à l'arrière de la voiture et que je m'enferme dans ma solitude, pour une heure ou deux, mélancolie de la fin. Tout bouge, rien n'est stable, tout va si vite, décalée. Les paysages deviennent flous dans ma tête. Arrivée à Séville, Plaza de Espana, céramiques, arc en ciel, jet d'eau, artères immenses, propices à la non attention, à l'indifférence. Je rêve d'un monde, autre.



6 novembre, Tarifa, la nord-africaine s'offre à moi, à nous. Envie de rester. Ne plus partir, s'arrêter, là, ne plus être happée par la vitesse. Se poser entre mer et océan. Les pieds entre deux mers, deux océans d'infini. C'est si beau l'eau qui bouge. Je me pose. Méditation.

7 novembre, Cordoba, il pleut.

8 novembre aéroport de Malaga 24.5°, arrivée Paris Charles De Gaulle 19h30, 10°. Envie de rentrer et de repartir à la fois. Je repense à Pessoa, qu'a-t-il écrit déjà ?

